

Supplément au SOP n° 282, novembre 2003

## **DANS LE MONDE, SANS ÊTRE DU MONDE. 1**

Communication du pasteur Daniel BOURGUET,  
prieur de la Fraternité des Veilleurs,  
ancien professeur à la Faculté protestante  
de théologie de Montpellier, présentée  
dans le cadre de la Retraite de la Transfiguration,  
à la communauté de Pomeyrol (SOP 279.37)

(Saint-Etienne-du-Grès, Bouches-du-Rhône,  
1<sup>er</sup> – 6 août 2003)

Document 282.B

## DANS LE MONDE, SANS ÊTRE DU MONDE

En nous invitant à cette rencontre, les Sœurs [*protestantes de la communauté de Pomeyrol*] ont eu l'excellente idée de recopier sur leur convocation un passage de l'Épître à Diognète, un très beau texte qui est sans doute le tout premier commentaire du thème qui nous occupe, un texte d'autant plus beau pour nous que cette épître appartient à l'Église indivise. Ce texte, en effet, remonte au deuxième siècle. Il nous vient d'un auteur inconnu, visiblement chrétien, qui s'adresse à un païen pour lui dire en substance et presque mot pour mot ce qui est au cœur de notre réflexion pour cette retraite : les chrétiens sont dans le monde sans être du monde.

Les termes de l'Épître à Diognète sont remarquablement justes et disent bien ce que nous vivons encore : nous sommes dans le monde, pleinement dans le monde, au cœur des joies comme des souffrances du monde, au cœur de ses défis, de ses enthousiasmes et même de ses folies, mais nous y sommes comme des étrangers, comme des « extraterrestres », comme me l'a dit récemment un jeune converti appartenant à un milieu complètement athée, ou bien comme des « citoyens du ciel », pour en rester aux termes de l'Épître à Diognète. Nous sommes vraiment comme des étrangers, avec des comportements qui entraînent des réactions d'indifférence, d'incompréhension, d'étonnement, de moquerie, voire de « haine », comme dit Jésus à ses disciples (Jn 15,18).

Depuis l'époque de Diognète, il me semble qu'il y a eu une évolution. L'auteur de l'épître dit, en effet, que les chrétiens ne se distinguent pas par le langage et qu'ils n'utilisent pas un dialecte extraordinaire. Seul leur comportement provoque des réactions de rejet ou de haine. Aujourd'hui, me semble-t-il, notre langage aussi nous distingue des autres et entraîne aussi des réactions d'incompréhension. Même si notre vocabulaire est celui de nos contemporains, nous l'utilisons comme feraient des étrangers, pour qui les mots ont d'autres connotations. Nos propos provoquent l'étonnement, la moquerie et même la haine.

Laissons maintenant de côté cette Épître à Diognète, car ce n'est pas elle qui a formulé le sujet de notre rencontre. Elle ne fait que commenter un thème qui nous vient de Jésus lui-même. Allons donc puiser à la source, c'est-à-dire dans le chapitre 17 de l'Évangile de Jean, où nous trouvons au verset 11, à propos des disciples, « ils sont dans le monde », puis au verset 14, « ils ne sont pas du monde », ce qui est répété au verset 16.

### **Une prière au Père, que le Christ dit encore aujourd'hui et dont nous sommes témoins**

Le titre de notre rencontre vient des paroles mêmes de Jésus. Eh bien, le fait qu'il s'agit des paroles de Jésus donne un tout autre arrière-plan à notre thème, et nous devons examiner de près cet arrière-plan pour mieux mesurer la profondeur de ces paroles.

« Ils sont dans le monde, sans être du monde » : il ne s'agit plus là des propos d'un chrétien s'adressant à un païen ; il ne s'agit pas d'une apologie. Ce n'est pas non plus un programme proposé par Jésus à ses disciples, un mot d'ordre du type : « Si vous voulez me suivre, alors vous devez être

dans le monde sans être du monde ». C'est bien souvent ainsi que nous l'entendons, comme si Jésus s'adressait à nous pour nous envoyer en mission. Non ! Lorsque Jésus dit des disciples qu'ils sont dans le monde sans être du monde, il s'adresse à Dieu. Ces propos de Jésus sont le contenu d'une prière adressée à son Père. Il ne parle pas pour éclairer les disciples sur ce qu'ils ont à vivre dans le monde ; il ne veut pas non plus éclairer son Père, mais il veut le toucher, l'alerter : « Père, ils sont dans le monde et ne sont pas du monde... »

Cette prière est encore celle que Jésus dit aujourd'hui, et c'est vraiment là quelque chose d'extraordinaire. Ce chapitre 17 de Jean est parfaitement bien situé dans la vie de Jésus, la veille de sa mort, mais il n'empêche que le contenu de cette prière montre clairement qu'il s'agit aussi de la prière qu'il prononce encore aujourd'hui, lui qui est à la droite du Père, intercédant pour nous auprès de lui, comme nous le dit Paul (Rm 8,34). L'intercession du Christ auprès de Dieu contient aujourd'hui cette phrase : « Père, ils sont dans le monde et ne sont pas du monde ». Je trouve cela merveilleux de savoir que Jésus dit en ce moment cela au Père. Cette prière dite à la droite du Père, et même sur le sein du Père (cf. Jn 1,18), appartient à l'intimité de Dieu, à l'intimité présente du Père et du Fils...

Les disciples sont témoins de cette prière, et nous aussi, en fin de compte ! C'est pour cela que Jésus l'a dite à haute voix devant ses proches : pour les rendre témoins. Celui qui nous rapporte cette prière est Jean, c'est-à-dire celui que nous pouvons reconnaître comme étant « le disciple que Jésus aimait », et qui était « sur le sein du Christ » (Jn 13,23). Jean a entendu cette prière et nous la rapporte, lui, l'intime qui reçoit cette prière comme une confidence. Jean, l'intime, nous fait magnifiquement entrer dans l'intimité du Père et du Fils.

En replaçant notre thème dans un tel contexte, nous allons, je crois, mieux saisir le contenu des propos de Jésus, sans le trahir.

### **Mais c'est aussi la toute dernière prière de Jésus**

Cette prière de Jésus est éternelle, certes, mais elle est aussi sa dernière prière. L'évangile de Jean ne rapporte pas l'épisode de Gethsémani ; cette prière de Jean 17 en tient lieu. Sur la croix, d'après ce même évangile, Jésus ne prononce pas de prière. Nous sommes donc bel et bien devant la toute dernière prière de Jésus, celle qu'il prononce après un long discours d'adieux. Jésus apparaît ici comme un homme profondément troublé par l'approche de la mort. « Père, l'heure est venue », dit-il avec gravité au début de sa prière (Jn 17,1). Jésus va quitter le monde et quitter en même temps ses disciples. C'est en les quittant qu'il dit à son Père : « ils restent dans le monde, eux ! » Ces propos sont empreints de tristesse.

Cette prière est dite juste après un long discours d'adieux, où Jésus parle de ses disciples comme il ne l'a jamais fait jusque là. Au tout début de ce discours, il leur dit ce qu'il ne leur a jamais dit encore : « mes petits enfants » (13,33). C'est le seul vocatif qui leur est adressé dans ce discours. Jésus dit cela une fois et ne le répète plus : « mes petits enfants ». Cela s'adresse à des adultes : c'est un vocatif étonnamment chargé d'affection et même peut-être de tendresse, comme cela peut se dire à des proches, même adultes, au moment de mourir.

À côté de ce vocatif, dans ce même discours, Jésus dit encore à ses disciples ce qu'il ne leur a jamais dit jusque là : « vous êtes mes amis » (15,14). Il ne le répétera pas, mais cela charge de manière extraordinaire ce que Jésus dit à son Père : « ils sont dans le monde sans être du monde ». Ce simple « ils » n'est pas anodin ! Ce « ils », c'est « mes amis », « mes petits enfants ». Père, tu sais à quel point je suis attaché à ceux pour lesquels je te prie...

La charge d'amour contenue dans ces mots de Jésus est révélée à des disciples qui sont eux-mêmes profondément troublés, bouleversés. Ils viennent d'entendre leur Maître leur adresser son discours d'adieux et qui, juste avant, leur a lavé les pieds. Ce geste-là les a aussi profondément bouleversés. Le Maître leur a aussi partagé le pain et le vin, en prononçant des mots inoubliables : « ceci est mon corps, mon sang... »

Ces hommes-là, si profondément remués, gardent le silence à la fin de la prière de Jésus. Les mots leur manquent. Ils se sont reconnus lorsque Jésus a dit à son Père : « *ils* sont dans le monde, *ils* ne sont pas du monde ». Jésus sait dans quel état se trouvent ceux pour lesquels il prie : « la tristesse a rempli votre cœur », leur a-t-il dit juste avant (16,6).

Voilà donc ce qui colore la prière de Jésus : elle vient du cœur et touche le cœur.

### **Une prière qui nous précède dans le temps**

Il est bon d'ajouter que Jésus ne prie pas seulement pour les Douze. Il prie aussi pour nous, comme il le dit expressément à son Père : « je ne prie pas seulement pour eux, je prie aussi pour *ceux qui croiront* » (17,20). En disant cela, Jésus parle de nous. Sans doute sommes-nous moins bouleversés que les Douze, mais le même contenu d'amour de cette prière nous concerne et s'applique à nous. Nous sommes aussi pour Jésus ses petits enfants, ses amis...

Cette prière de Jésus nous précède dans le temps. Avant même que nous naissions à la foi, avant même que nous découvriions cette prière, l'amour de Jésus pour nous est d'une extraordinaire force. C'est pour nous que le Christ prie sur le sein de son Père. Cette prière nous accompagne à l'heure même où nous nous interrogeons sur ce que signifie notre présence dans le monde : « Père, c'est pour eux que je te prie ! »

Vous le percevez, nous ne pouvons pas écouter cette prière autrement qu'avec le cœur. Elle est dite avec le cœur, sur le cœur du Père ; elle ne peut être écoutée qu'avec le cœur, c'est-à-dire en silence, comme ont fait les disciples. Et c'est dans ce silence-là que nous pouvons le mieux nous laisser rejoindre par cette prière.

Les disciples sont en silence, comme le Saint-Esprit lui-même est en silence. C'est très étonnant dans cette prière : il n'y est jamais question du Saint-Esprit, alors qu'il est très souvent question de lui dans le discours qui précède. Si Jésus ne parle pas de lui dans sa prière, c'est parce qu'il est là, écoutant en silence ce que le Fils dit au Père. L'intimité du Père et du Fils inclut tout naturellement le Saint-Esprit. Demandons au Saint-Esprit d'établir le silence en nous pour que nous entendions en vérité ce que le Fils dit au Père.

### **Nous sommes le cadeau que le Christ a reçu de son Père**

« Ils sont dans le monde », dit Jésus en parlant des disciples. J'ai cherché à savoir comment dans cette prière les disciples étaient désignés par Jésus, en dehors de ce « ils ». Je vous dis tout simplement ma surprise : le mot « disciple » ne s'y trouve jamais employé, alors que toute cette prière est centrée sur eux ! En quels termes Jésus parle-t-il d'eux au Père ? Eh bien, curieusement, ni par « petits enfants », ni par « amis », ni par aucun autre nom ! Seulement « ils » ! Peut-être n'y a-t-il pour Jésus pas de nom pour nous désigner ? Son amour pour nous est tel, qu'il se situe peut-être au-delà de tous les mots ? Je le crois volontiers...

S'il n'y pas le moindre nom, il y a par contre une expression très récurrente, employée au moins six fois dans cette prière, toujours pour désigner les disciples : « ceux que tu m'as donnés » (versets 6,9,11,12,24). Cette expression va nous permettre d'entrer un peu plus en profondeur dans notre thème. Lorsque Jésus dit, en effet : « ils ne sont pas du monde », que veut-il dire ? Si les disciples ne sont pas du monde, d'où sont-ils donc ? Eh bien, c'est clair, ils sont de Dieu ! « Père, si tu me les as donnés, c'est qu'ils sont de toi ! » Si nous ne sommes pas du monde, nous sommes de Dieu, et plus précisément, nous sommes du Père, donnés en cadeau par le Père au Fils. J'emploie le mot « cadeau », mais ce mot est certainement insuffisant. Jésus n'a pas trouvé d'autres mots que « tu me les as donnés ». Tout est amour entre le Père et le Fils, et cet amour-là, cet indicible amour transparaît dans le don que le Père fait au Fils : les disciples sont un signe visible d'un amour invisible...

Je n'ai pas besoin d'en dire plus pour souligner l'attachement que Jésus peut avoir pour ses disciples, et pour expliquer son émotion au moment de les quitter : « Père, je les ai reçus de ton amour ; ils sont le merveilleux cadeau que tu m'as fait, et je dois cependant les laisser maintenant ! » Le trouble de Jésus vient du fait qu'il doit laisser à la haine du monde ceux qu'il a reçus du Père : « Père, je dois maintenant les laisser, exposés à la haine du monde ; l'amour que j'ai pour eux va être blessé par la haine qui va les assaillir... » (cf. 17,14).

Frères et sœurs, je m'émerveille : nous sommes sur le sein du Christ, le cadeau qu'il a reçu de son Père, au cœur de l'intimité du Père et du Fils, ce que le Père donne au Fils et que le Fils confie au Père dans sa prière...

### **Aimés de Dieu, comme le Père aime le Fils au sein même de la Trinité**

Mais cette prière dit plus encore. Si nous pouvons entrevoir le lien qui nous unit au Fils, quel est donc le lien qui nous unit au Père ? Qui sommes-nous pour lui ?

À côté de l'expression récurrente qui parcourt la prière de Jésus, se trouve une autre expression, cette fois unique, que Jésus ne va employer qu'à la fin, sans doute parce qu'il garde pour la fin ce qui est le plus fort. C'est bien cela : Jésus ne va pas répéter cette expression, car elle est d'une force extrême. Voilà ce qu'il dit de ses disciples à son Père : « ceux que tu aimes » (17,23). Jésus ne répète pas ce qui est dit avec une extrême pudeur. En disant cela, Jésus a tout dit du lien qui unit les disciples au Père : « Père, c'est pour ceux-là que je te prie ; tu vois à quelle haine ils sont exposés ; ceux que tu aimes sont haïs ! » C'est bien avec le cœur qu'il faut écouter cette prière que le Fils dépose dans le cœur du Père. « Tout ce qui est à toi est à moi ; tout ce qui est à moi est à toi ; je leur suis attaché comme tu l'es également » (cf. 17,10).

Au moment de quitter ce monde ainsi que ses disciples, Jésus confie au Père ceux que le Père lui a donnés. Que dire de plus ? Jésus va plus loin encore, en nous révélant la profondeur de l'amour du Père pour les disciples, en nous la révélant de telle manière que nous pouvons nous aussi être profondément bouleversés. Je n'ai pas dit en entier la phrase que Jésus adresse à son Père. La voici en son entier : « ceux que tu aimes comme tu m'aimes ».

« Seigneur, tu nous aimes comme tu aimes Jésus... ni plus, ni moins... » : jamais je n'aurais pensé pouvoir dire cela à Dieu ! C'est plus qu'extraordinaire ! Profondeur infinie de l'amour du Père pour nous ! Je ne sais rien dire de cette profondeur, tant elle me dépasse ! Nous sommes aimés de Dieu, comme le Père aime le Fils au sein même de la Très Sainte Trinité ! De cette même qualité d'amour... Il n'y a pas d'autre commentaire à faire que d'adorer en silence...

Dans quelques traductions, nous lisons « tu les as aimés » ! C'est terriblement ambigu, car on pourrait croire que le Père a cessé d'aimer les disciples ! Il n'en est rien, bien sûr ! Le verbe grec est ici à l'aoriste, c'est-à-dire au temps duratif, indéterminé, sans limites. C'est donc bien au présent qu'il nous faut traduire en français : « tu les aimes comme tu les as toujours aimés et comme tu ne cesseras pas de les aimer, quoi qu'il arrive, quelle que soit la haine du monde et quelles que soient leurs réactions devant cette haine... »

« Tu les aimes comme tu m'aimes, moi ton Fils bien-aimé » : nous pourrions peut-être compter toutes nos fautes ; elles n'iront jamais aussi profond que l'amour du Père pour nous. Cet amour-là est insondable comme il est indescriptible. C'est un amour qui a déchiré le ciel lorsque le Père l'a dit au Fils (cf. Mc 1,10-11). Ce mot d'amour a *déchiré le ciel*, vous vous rendez compte ? C'est un amour qui transfigure, un amour qui ressuscite, un amour qui arrache à l'emprise de la mort ; c'est un amour qui accueille à sa droite et qui fait place sur son sein... Sur le sein du Père : c'est inouï ! Il n'y a pas d'amour plus grand ! C'est un amour d'une telle pudeur, que le Père s'est seulement contenté de l'évoquer à quelques rares intimes, comme Jérémie par exemple. On entend, en effet, cet amour dans cet aveu de Dieu à son prophète à propos de son peuple : « lorsque je parle d'Éphraïm mon fils, mes entrailles en sont toutes remuées » (31,20). L'émotion contenue dans cette expression biblique est extrême. Par ailleurs, ce même prophète Jérémie a entendu cette autre confidence du Père au moment où son peuple a été frappé par la haine du monde : « tu sais, Jérémie, je pleure la blessure de mes enfants... » (14,17).

### **Seul le silence peut recevoir cette prière**

Aussi étonnant que cela puisse paraître, cet amour si profond n'a jamais été dit par le Père aux disciples ! Pas une seule fois dans les quatre évangiles le Père ne dit aux disciples l'amour qu'il a pour eux ! C'est tout de même extraordinaire ! Mais je crois comprendre : le silence du Père sur son amour est le silence de l'extrême pudeur ; le silence d'une pudeur qui est à la mesure de l'amour qu'elle voile ! Bienheureux silence dont nous sommes tous merveilleusement enveloppés...

La seule parole d'amour dite par le Père dans les évangiles est adressée au Christ : « tu es mon Fils bien-aimé ! » (Mc 1,11). Lorsque le Père a dit cela, le ciel en a été déchiré, autant que ses entrailles sont émues. Le Père ne nous dit pas son amour, ce qui l'émeut si profondément. S'il nous le disait, le ciel se déchirerait à nouveau. Jésus éclaire magnifiquement pour nous la retenue et la pudeur du Père, lorsqu'il dit devant nous, et dans le silence du Père : « Père, tu les aimes, comme tu m'aimes... ». Les disciples découvrent là, dans cette prière, ce qu'ils n'ont jamais entendu, et nous le découvrons avec eux, plongés dans le silence de l'émerveillement et de l'adoration.

Une seule fois, juste avant cette prière, dans le discours d'adieux, Jésus a dit à ses amis : « le Père vous aime » (16,27). Une seule fois, et avec une telle retenue, que la profondeur de cet amour demeure voilée. Ce n'est que dans la prière, devant son Père, que Jésus révèle cette profondeur. Il n'y a pas de mot assez grand pour dire aux disciples cet amour. Il n'y a pas non plus de cœur assez grand pour recevoir un tel amour. Le ciel se déchirerait encore si Jésus le disait ! Le seul auquel Jésus peut le dire est celui-là seul qui sait mesurer cet amour : son Père.

Frères, pardonnez-moi d'être assez fou pour dire l'indicible ! Je ne fais que répéter ce que le Fils dit au Père devant nous. Mais, je devrais me taire. Lorsque le Père écoute cette prière, il l'accueille sans rien dire ! Seul le silence peut recevoir cette prière du Christ. Le Père fait silence et le Saint-Esprit fait également silence. La pudeur fait silence. Les disciples font silence. Qu'il me soit pardonné d'avoir troublé ce silence-là...

Voilà ce que je pouvais dire de l'arrière-plan de notre thème, avec cette extraordinaire charge d'amour dont est constituée la prière de notre Seigneur. Il est temps maintenant d'entrer un peu dans la phrase qui nous occupe : « ils sont dans le monde, sans être du monde ».

### **La préoccupation ultime de Jésus : que le Père révèle son amour au monde**

« Ils sont dans le monde » : Jésus dit par ailleurs que les disciples dans le monde sont exposés à la haine du monde, et que cela sera d'autant plus dur à vivre qu'ils seront exposés à cette haine, sans le Christ à leur côté pour les soutenir, puisque le Christ retourne auprès de son Père.

Nous sommes effectivement confrontés à la haine du monde, mais en même temps, nous sommes constamment portés par la prière de Jésus, ce qui est un formidable soutien ; nous sommes également constamment environnés et enveloppés par le silence d'amour du Père, ce qui est encore un extraordinaire réconfort.

Après avoir dit que les disciples étaient dans le monde, Jésus ne se tourne pas vers eux pour les mobiliser. C'est à son Père qu'il s'adresse et c'est lui qu'il mobilise. Toute la prière de Jésus est faite de demandes qui mobilisent le Père : « garde-les », « protège-les », « sanctifie-les », « unis-les » : le Père est largement mis à contribution ! C'est de lui que Jésus attend tout ce qui peut aider les disciples à vivre dans le monde.

En demandant tout cela à son Père, Jésus a un objectif en vue, un but ultime qui dépasse les disciples : ce but est, non pas que le Père révèle son amour aux disciples, mais qu'il le révèle au monde. La préoccupation ultime de Jésus n'est pas les disciples, mais le monde, comme il le dit clairement à la fin de sa prière : « pour que le monde sache que tu les aimes comme tu m'aimes » (17,23). Pour Jésus, il ne fait pas de doute que les disciples savent de quel amour ils sont aimés. Ils le savent car toute la vie de Jésus le laisse percevoir, le laisse entendre. La vie de Jésus révèle l'indicible amour. Son enseignement est plein de cet ineffable amour. Les disciples l'ont compris jusque dans les silences de Jésus. Mais le monde, lui, n'a pas compris. Le Christ se tourne alors vers son Père et confie à son Père le soin de faire comprendre au monde ce que les disciples ont compris. « Père, fais en sorte que ton indicible amour soit perçu par le monde ; toi seul peux faire cela ! »

J'ignore comment le Père exauce son Fils, mais je m'émerveille en découvrant qu'il l'exauce petit à petit ; il l'exauce chaque fois qu'un être humain perçoit quelque chose de l'amour de Dieu pour les siens. L'histoire de l'Église et du monde est là, dans cet exaucement progressif de la prière du Fils par le Père.

## **Comment vivre, en intégrant cette prière dans notre vie ?**

En prononçant devant nous sa prière, Jésus nous prend à témoins. Cette prière est si extraordinaire qu'elle ne peut pas nous laisser indifférents. Elle nous touche en plein cœur, au plus profond de nous, si bien que nous nous sentons aussi mobilisés par elle. Comment vivre, en intégrant cette prière dans notre vie ? Si nous nous reconnaissons dans cette prière, comment alors être dans le monde sans être du monde ? Comment vivre la place extraordinaire qui est la nôtre dans le cœur du Christ et dans le cœur du Père ? Qui donc nous apprendra à vivre ainsi, dans le monde sans en être ?

Je crois qu'à cette dernière question il n'y a qu'une réponse : le seul qui peut nous apprendre à être du monde sans être du monde, c'est Jésus lui-même ! Tout le message de l'Évangile décrit Jésus comme étant pleinement dans le monde sans en être. Et Jésus lui-même met cela en avant dans la prière de Jean 17 : « lorsque j'étais avec eux dans le monde » (17,12), dit-il en faisant référence à tout son ministère auprès des disciples. Un peu plus loin il précise : « ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde » (17,14). Tout est clair : ce que nous sommes dans le monde, Jésus l'est aussi, de manière encore plus vraie que nous, bien sûr.

Notre unique référence, notre unique modèle, n'est autre que Jésus lui-même. Tout l'Évangile nous est donné pour nous faire découvrir en Christ ce que nous avons à vivre, à être. Que signifie alors pour nous avoir le Christ pour référence ? S'agit-il tout simplement de l'imiter ? Paul, en effet, nous invite bel et bien à être des imitateurs du Christ (1 Th 1,6). Cela fait partie de la condition du disciple : imiter son maître. Cela est juste, mais incomplet. Ce que le Nouveau Testament propose au disciple ne se limite pas à la seule imitation du Christ. Quiconque se contente d'imiter Jésus finit toujours un jour ou l'autre par se décourager, car cela est au-dessus de ses forces ; c'est même prétentieux et illusoire. La seule imitation du Christ aboutit à une impasse.

### **Imiter le Christ : ne pas être *comme* lui, mais vivre *en* lui**

Le secret de l'imitation du Christ n'est pas d'être comme lui, mais en lui. Alors l'imitation de Jésus devient possible. Le secret de l'imitation est dans la participation au Christ. La seule manière de vivre comme le Christ est de vivre en Christ : nous en lui et lui en nous, comme cela ressort très fortement de tout l'évangile de Jean (cf. 14,20 ; 15,4...).

La participation au Christ, c'est vivre un lien exceptionnel de communion avec lui, un lien exceptionnel, car entre nous, les humains, un tel lien est impossible. Je ne peux dire d'aucune personne que je vis en elle et elle en moi. Cela n'est possible qu'avec le Christ. Cela tient au lien d'amour, au lien de communion que le Christ établit avec nous. Cette profonde communion d'amour avec le Christ est possible, car elle découle d'une communion d'amour tout aussi profonde entre le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Notre participation au Christ a sa source dans la communion trinitaire. Nous en avons un écho dans cette parole de Jésus à son Père : « qu'ils soient en nous, comme je suis en toi et toi en moi » (17,21).

Le baptême ne fait pas de nous de simples imitateurs du Christ ; il nous rend participants de la mort et de la vie du Christ. Quand nous communions au pain et au vin, ce n'est pas pour être comme Christ, mais en Christ, pour que Christ soit en nous et nous en lui. Toute la vie chrétienne a pour but de vivre toujours plus profondément la participation au Christ. Ce n'est que dans cette participation que nous

pouvons imiter le Christ. C'est en vivant en Christ que nous pouvons vivre comme lui. L'imitation est incluse dans la participation.

Si j'insiste sur ce point, c'est parce que je rencontre des chrétiens qui mettent tous leurs efforts dans une simple imitation, en considérant le Christ comme un maître à penser, comme un grand personnage auquel on s'efforce de ressembler. On peut imiter un grand personnage, mais cela revient aussi à imiter un absent. On peut imiter un mort ; on peut imiter un grand personnage qui ne nous connaît même pas ; c'est vrai ! Mais cela n'est absolument pas ce que nous vivons avec le Christ : lui n'est pas absent ; il est vivant, présent, en nous ... Il nous connaît mieux que quiconque, lui qui nous aime au plus haut point.

Imiter simplement le Christ est au-dessus de nos forces, ai-je dit tout à l'heure. Mais vivre en Christ, ne serait-ce pas également au-dessus de nos forces ? Pas du tout ! La vie en Christ est possible, car le Père nous attire vers le Christ et parce que l'Esprit nous conforme au Christ. Grâce au Père et à l'Esprit nous pouvons vivre en Christ. C'est parce que la Trinité nous prend en elle-même que nous pouvons vivre en Christ. Le baptême au nom de Père, du Fils et du Saint-Esprit est le point de départ de tout un processus qui s'étale sur notre vie entière. La conformité au Christ (*summorphos*, Ph 3,10) se déploie à travers une succession de transfigurations (*metamorphos*), comme le dit Paul aux Corinthiens (2 Co 3,18).

### **Afin que le monde soit en plénitude ce qu'il est déjà en profondeur**

Que signifie « être du monde » ? Cela signifie ressembler au monde, en être issu et s'y conformer, en adoptant les règles du monde, les valeurs du monde. C'est avoir le monde comme référence, comme origine et comme but. C'est vivre toutes les passions du monde, sans les combattre ni les rejeter, car elles sont nôtres. Être du monde, c'est être habité par tous les désirs offerts par le monde, les désirs autres que celui de Dieu : le désir de l'argent, du pouvoir, de la gloire, des plaisirs... Ces désirs, sans le désir de Dieu, deviennent pour nous des convoitises. Être du monde, c'est avoir soif des désirs proposés par le monde. Être de Dieu c'est avoir soif de Dieu.

Être dans le monde sans être du monde, c'est être comme le Christ, porteur de l'amour indicible du Père, jusqu'à être transfiguré par cet amour et le rayonner. Si l'amour du Père est indicible, il peut se rayonner en silence. C'est en cela que nous sommes la lumière du monde, lumière silencieuse qui rayonne en participant à celui qui est véritablement la lumière du monde.

Être dans le monde sans être du monde, c'est vivre en sachant que nous pourrions être haïs par le monde, crucifiés par lui. C'est cela porter sa croix : c'est porter la haine du monde, mais en sachant que ce monde est tout à la fois vaincu par Christ et aimé par lui comme par Dieu. Le monde est tellement aimé par Dieu qu'il reçoit de lui son Fils. Dieu aime le monde tout autant que nous... Cet amour de Dieu pour le monde nous permet de tout supporter du monde jusqu'à la haine et le martyre.

Être dans le monde sans être du monde, c'est y être comme dans le temple de Dieu, habités par la louange, par la prière, par l'intercession pour le monde, précisément, afin que le monde soit en plénitude ce qu'il est déjà en profondeur : un sanctuaire, alors que le monde est abusé, égaré par le prince du monde qui l'a séduit.

Être dans le monde sans être du monde, c'est encore y vivre l'Évangile...

Je pourrais poursuivre là cette description des différentes manières d'être dans le monde sans être, car il y a plusieurs manières d'être disciple dans le monde. C'est très varié, tout aussi varié que les sont nos vocations. Chaque vocation chrétienne conjugue à sa manière notre présence au monde. Cette

diversité est une richesse. Elle est légitime. Elle vient du fait que nous sommes différents, comme le sont les différents membres d'un corps.

### **Chacune de nos présences au monde est une présence ecclésiale**

Cela m'amène à développer un petit paragraphe, dont il est bon de parler, car il fait partie de notre thème : chacune de nos présences au monde est une présence ecclésiale. Nous ne sommes pas des individus isolés, chacun avec son petit programme personnel à vivre dans le monde. Avant tout, avant chacun de nous, l'Église est dans le monde sans être du monde. Avant même que je naisse, l'Église est ainsi ; elle me précède. Tout cela pour dire qu'il nous faut prendre au sérieux le pluriel contenu dans la prière de Jésus : « *ils* sont dans le monde ; *ils* ne sont pas du monde ». Ce « ils » est ecclésial : il désigne l'ensemble des membres de l'Église.

L'Église non plus n'est pas imitation du Christ. Elle est bien plus que cela. Elle participe au Christ ; elle est en Christ et le Christ est en elle ; elle est le corps du Christ, inséparable de lui. Par l'Église, le Christ est dans le monde, sans être du monde. À travers l'Église nous découvrons que le Christ est présent dans le monde, alors même que nous entendons Jésus dire dans cette prière qu'il quitte le monde. C'est paradoxal, mais c'est profondément vrai. Le Christ est maintenant à la droite du Père, tout en étant dans le monde.

L'Église n'est pas simplement signe de la présence du Christ ; elle est sa présence. Elle est sacrement de la présence du Christ : elle est présence priante du Christ, présence sanctifiante, présence servante, présence compatissante, présence aimante jusqu'au martyre... « Ils sont dans le monde », dit Jésus : c'est-à-dire les membres de mon corps, non seulement les Douze, mais encore tous ceux qui viendront après eux. Il s'agit là de l'Église universelle.

Tout cela me paraît vrai, si nous n'oublions pas en même temps que le Christ est présent dans le monde d'une autre manière que dans l'Église. Il est présent aussi dans le pauvre, dans l'affamé, dans le malade, dans le prisonnier, comme cela est admirablement dit en Matthieu 25.

### **Aimer cette terre comme si elle était enceinte du Christ**

Il est dans tous ces petits qui sont peut-être du monde. Il est essentiel de ne pas l'oublier : le Christ, encore aujourd'hui, est dans le monde sans être du monde ; il est aussi présent dans le monde à travers ceux qui sont du monde. Savoir cela ne peut que renforcer notre amour pour le monde et nous apprendre à l'aimer comme Dieu l'aime : aimer cette terre comme si elle était enceinte du Christ, portant en elle le Fils bien-aimé du Père. En disant cela, je crois que nous avançons dans la compréhension du paradoxe de ce monde qui nous hait, et que le Père aime malgré tout.

J'ai souligné la dimension ecclésiale de notre présence au monde, car dans mon Église en particulier, certains protestants ont du mal à être disciples, car ils vivent comme s'ils étaient seuls, de manière trop individuelle, alors que être chrétien dans le monde c'est être chrétien en communion avec le Christ, et les uns avec les autres. Être chrétien dans le monde, c'est être nourri par l'amour fraternel, par la liturgie commune, par la prière les uns pour les autres. C'est donc ainsi, ecclésialement, que nous sommes dans le monde sans être du monde.

Dans la prière de Jean 17, Jésus dit aussi qu'il envoie ses disciples dans le monde (17,18). Or, vous le savez, lorsque Jésus envoie ses disciples, c'est deux par deux qu'il les envoie (cf. Mc 6,7). Deux par

deux, c'est le minimum ecclésial, mais c'est déjà l'Église. Nous ne sommes jamais envoyés seuls dans le monde. Sans doute est-ce là aussi la meilleure manière d'apprendre à recevoir, à partager, à donner, à aimer..., la meilleure manière de découvrir la synergie fraternelle. Chacune de nos actions est accompagnée de l'impulsion des autres. La synergie fraternelle est une profonde réalité, jusque dans la prière. C'est en découvrant cette synergie et en apprenant à la vivre dans le monde que nous pourrions alors découvrir la synergie qui existe entre le Saint-Esprit et nous.

La cohésion de notre présence personnelle et ecclésiale dans le monde est faite et maintenue par le Saint-Esprit. Lui aussi, à travers nous, est dans le monde sans être du monde ; à travers nous et en dehors de nous.

## **Le monde est en nous**

Devant cette formidable diversité de manières d'être dans le monde sans être du monde, il n'est pas possible de les décrire toutes. Je me contenterai d'en décrire deux seulement, les deux extrêmes peut-être, entre lesquelles se situent toutes nos manières d'être dans le monde.

Le premier cas que je voudrais retenir est un personnage biblique, un homme qui a connu le douloureux échec de la présence au monde sans être du monde. Cet homme-là est Judas. Je crois vraiment que Judas, comme les autres disciples, a été choisi pour être dans le monde sans être du monde. Je crois que Judas comme les autres n'est pas du monde ; c'est pourquoi il a été rejeté par ceux du monde à qui il est allé rapporter l'argent de sa trahison. L'histoire de Judas nous permet de découvrir une chose que Jésus ne nous a pas dite, sans doute par discrétion, à savoir que le monde est en nous. En effet, nous sommes dans le monde et le monde est en nous !

Par égard pour nous, Jésus ne nous a pas dit que le monde était en nous, mais des chrétiens s'en sont très vite rendus compte. C'est ce que dit déjà Paul, par exemple, lorsqu'il constate que le péché habite en lui (Rm 7,17). C'est vrai : nous sommes dans le monde et le monde est en nous. Judas en est un exemple flagrant, mais tous, plus ou moins, nous portons aussi le monde en nous. Tous, sauf Jésus qui seul n'a pas le monde en lui. C'est ce qu'il dit lorsqu'il adresse cette parole à ses disciples : « le prince de ce monde n'a pas de part en moi » (Jn 14,31). Cette différence entre le Christ et nous nous empêche radicalement d'être ses imitateurs. Le péché qui habite en nous nous empêche d'être des imitateurs de celui qui n'a pas péché.

## **Judas, la brebis perdue**

Si nous ne sommes pas du monde et que le monde est pourtant en nous, cela provoque en nous une formidable tension. C'est cette tension-là que Judas vit de manière très forte, si forte qu'il finira par se suicider. De manière très significative il nous est dit que Judas, en mourant, s'est partagé en deux (Ac 1,18). Ses entrailles déchirées montrent à quel point la tension intérieure de Judas fut violente. Ce disciple n'est pas arrivé à assumer cette tension.

Judas est habité par une passion mondaine, l'amour de l'argent. Mais en même temps, il réalise qu'il n'appartient pas à ce monde. N'étant pas de ce monde, il va jeter l'argent qu'il a reçu, pour s'efforcer de rompre avec la passion qui l'habite. Ce geste montre combien Judas refuse d'être de ce monde. Malheureusement pour Judas, ceux à qui il rapporte l'argent le rejettent. Judas est désavoué par les représentants de ce monde, dont il se sent étranger. Il est tout à fait intéressant de relever que l'argent de Judas a servi à acheter un champ pour la sépulture des étrangers (Mt 27,7). Cela montre bien que

Judas est lui-même étranger à ce monde véral dont il n'a pas réussi à sortir autrement qu'en se donnant la mort.

Je dirais encore un mot de Judas, car Jésus parle de lui dans la prière de Jean 17, en lui donnant un statut à part. En effet, Jésus dit à son Père qu'il a gardé les disciples sauf un, « le fils de perdition » (17,12). Le Christ serait-il pris en défaut dans le fait qu'il n'a pas su garder un de ceux que le Père lui a donnés ? Dans sa prière, Jésus confie les disciples à son Père : « garde-les », lui dit-il (17,11), ce qui sous-entend : garde-les pendant que je vais descendre en enfer chercher celui qui s'est perdu. La brebis perdue, c'est Judas. Jésus confie tout le troupeau au Père et va chercher la brebis perdue, le fils de perdition. Quel amour !

## **Abba Arsène**

Le deuxième cas que je voudrais aborder n'est pas un échec, mais une réussite, et plus précisément une réussite doublée d'un paradoxe. Le personnage dont je vais parler n'est pas un homme de la Bible, mais un Père du désert ; il s'agit d'Abba Arsène. Ce chrétien est dans le monde de manière très paradoxale, comme on va le voir.

Abba Arsène était un personnage très haut placé à Constantinople, puisqu'il était le précepteur des enfants de l'empereur. Tout commença pour lui lorsqu'il demanda à Dieu de lui indiquer le chemin du salut. La réponse qu'il reçut l'invita à « fuir les hommes » (Apophtegme [*plus loin* : apoph] 39 [*Les sentences des Pères du désert. Collection alphabétique, Solesmes, 1981*]). Là commence la vie monastique d'Arsène, avec le paradoxe de sa vie de chrétien : appelé à être dans le monde, il doit fuir les hommes ! Cette fuite n'est pas une décision prise par Arsène ; ce n'est pas sa volonté, mais celle de Dieu pour lui. C'est sa vocation. La suite de la vie d'Arsène montre qu'il n'a pas d'emblée tout compris de sa vocation. Celle-ci s'est éclairée petit à petit, au point qu'on peut dire en fin de compte qu'Arsène, en ayant fui les hommes, fut dans le monde de manière très authentique.

Une fois au désert, après avoir donc fui les hommes, Arsène vit de telle manière qu'il en vient à reposer à Dieu la même question qu'à Constantinople. Il demande à nouveau à Dieu le chemin du salut. La réponse qu'il reçoit de Dieu est pratiquement la même. Il est encore invité à fuir les hommes (Apoph 40), alors que, précisément il les a déjà fuis ! Que signifie donc « fuir les hommes » quand on les a déjà fuis ?

Si, une fois au désert, Arsène pose encore la même question, c'est qu'il a tout simplement découvert que le monde (les hommes) qu'il a fui se trouve toujours en lui. Arsène a quitté Constantinople, mais Constantinople demeure dans son cœur. Il a coupé les liens avec les hommes, mais ces liens demeurent enracinés en lui. Alors, comment fuir le monde qui se trouve en nous ? C'est sans doute fuir notre manière d'être présents au monde, notre attachement à ce monde éloigné de Dieu. Pour rompre un tel lien au monde séparé de Dieu, il n'y a qu'une seule solution : la repentance. En fin de compte, que l'on soit à Constantinople ou au désert, la question demeure la même, tant que l'attachement au monde demeure le même. La repentance s'impose au désert comme à Constantinople, et c'est à ce moment-là, dans la repentance, que l'éloignement du monde devient réel, car il est retour à Dieu. Fuir le monde, c'est revenir à Dieu.

## **La repentance : pleurer ses péchés creuse un chemin dans le cœur**

La repentance : voilà ce qu'Arsène a découvert au désert, car cela faisait déjà partie à son époque de l'enseignement donné par Abba Macaire, le fondateur du désert de Scété, où Arsène a trouvé refuge. Voici ce qu'avait dit Macaire à un moine qui l'interrogeait sur la fuite des hommes. Voici sa réponse : fuir les hommes, c'est « pleurer ses péchés » (Apoph 480).

Fort de cet enseignement du désert, Arsène a pleuré ses péchés. Il a pleuré au point que ses larmes sont maintenant légendaires. Il a pleuré durant toute sa vie monastique, c'est-à-dire pendant plus de cinquante ans ! Arsène portait en permanence un linge avec lui pour recueillir les larmes de ses yeux (Apoph 79). Il a pleuré, nous dit-on, au point de perdre les cils de ses yeux (Apoph 80).

Pleurer ses péchés pendant toute sa vie ouvre des chemins spirituels inconnus des autres. Pleurer ainsi creuse un chemin dans le cœur. À force de pleurer, Arsène s'est aperçu qu'il lui fallait pleurer non seulement ses propres péchés, mais encore le péché qui l'unit à tous les autres hommes, le péché d'Adam, le péché de l'humanité entière, dont il est lui aussi porteur au fond de son désert. Arsène en est donc venu à pleurer le péché d'Adam, notre péché commun, non pas simplement les péchés de Constantinople ou ceux de l'Église, mais le péché de tous les fils d'Adam.

Qui donc est Adam ? Il est le premier à être dans le monde sans être du monde. Adam n'est pas du monde ; il est sorti des mains de Dieu ; il est de Dieu. Une fois expulsé du jardin d'Eden, il se trouve dans le monde, en y étant étranger.

Voilà donc Arsène qui pleure en Adam, en assumant la situation d'Adam, étant comme lui dans le monde, sans être du monde.

### **Dans le désert du monde, porter devant Dieu les péchés des fils d'Adam**

En Adam, Arsène pleure les péchés de ceux qui se repentent, mais surtout les péchés de ceux qui ne se repentent pas. Arsène pleure Adam qui rejette son péché sur Ève (Gn 3,12) et il pleure Ève qui rejette la faute sur le serpent (Gn 3,13). Arsène pleurera tant qu'il y aura des hommes qui ne se repentiront pas ou qui rejeteront leurs fautes sur les autres.

Pour en arriver à pleurer ainsi toute sa vie, Arsène a été aidé par des visions qui nous sont racontées dans les apophtegmes. En particulier, il a eu la vision d'un Éthiopien qui portait un sac de bois et qui croulait sous son sac parce qu'il y rajoutait sans cesse du bois. Cet Éthiopien figure le pécheur qui ne cesse d'accumuler les péchés sans déposer son fardeau devant Dieu dans la repentance (Apoph 71).

Lorsque Arsène a enseigné la repentance à ses disciples, il leur a dit cette parole qui est très éclairante sur sa propre vie. Voici l'apophtegme qui nous transmet son enseignement : « Un ancien a dit (cet ancien ne peut être qu'un disciple d'Arsène) : le moine doit chaque soir, chaque matin, se demander des comptes à lui-même et se dire : Que n'avons-nous pas fait de ce que Dieu ne veut pas ? Qu'avons-nous fait de ce que Dieu veut ? Et ainsi faire pénitence. Tel doit être le moine, comme vivait Abba Arsène » (Apoph 1264 [*Les sentences des Pères du désert. Collection anonyme, Solesmes, 1985*]).

Nous sommes bien là à l'école d'Arsène. J'attire votre attention sur le fait que le moine s'interroge en disant « nous » et non pas « je » ! « Que n'avons-nous pas fait ? .. Qu'avons-nous fait... ». Ce « nous » est à la dimension de l'humanité ; c'est un « nous » adamique. C'est le péché d'Adam que le moine est invité à pleurer, car ce péché-là se renouvelle matin et soir parmi les fils d'Adam.

Voilà comment Arsène est présent au monde sans être du monde : il est dans le désert du monde, portant devant Dieu les péchés des fils d'Adam.

**« Adam, où es-tu ? » :  
les larmes de Dieu**

Les frères d'Arsène ont compris ce qu'est la présence d'Arsène dans le monde, lorsqu'ils lui ont dit : « Pourquoi nous fuis-tu ? ». Arsène leur répondit : « Dieu sait combien je vous aime » (Apoph 51). Non seulement Arsène aime tous ses frères, mais il aime également toute l'humanité, et c'est cet amour-là qu'il emporte avec lui au désert pour le vivre dans la prière de repentance, dans une compassion extrême pour tous. Il faut aller au désert pour découvrir, en effet, la profondeur que peut avoir la compassion pour toute l'humanité. Arsène est comme le Grand Prêtre d'Israël qui, le jour du Grand Pardon, quitte le monde pour aller seul au-delà du voile du sanctuaire. Que fait-il derrière le voile, devant Dieu ? Il pleure ! Il pleure ses propres péchés et ceux de tout son peuple. Arsène est allé dans la solitude du désert comme derrière le voile pour pleurer ses propres péchés et ceux de tous les hommes, par amour pour eux, non pas un seul jour, mais aussi longtemps que les hommes pèchent.

Lorsqu'on se trouve avec Arsène au fond du désert, en train de pleurer comme Adam, on se trouve un jour face à Dieu qui interroge, comme il interrogea Adam : « Où es-tu ? » Et comme l'a dit un auteur inconnu qui a laissé ses homélies sous le nom de Macaire, on peut découvrir que Dieu, en posant cette question, était lui-même en train de pleurer ! (Homélie 30,7 [*Les homélies spirituelles de saint Macaire, Bellefontaine, 1984*]). C'est étonnamment vrai ! Lorsque Adam s'est trouvé face à Dieu qui le cherchait, il a découvert un Dieu qui lui a dit au milieu de ses larmes : « Adam, où es-tu ? ». Arsène un jour a dû découvrir ces larmes-là de Dieu. Voilà pourquoi il s'est mis à pleurer jusqu'à la fin de sa vie. Lorsqu'on découvre les larmes de Dieu, on ne peut plus s'arrêter de pleurer. C'est ce face-à-face-là avec Dieu qu'Arsène a vécu au désert.

Qui donc, en fin de compte, est dans le monde sans être du monde ? En vérité, c'est celui qui aujourd'hui encore est à la recherche de chacun des fils d'Adam et qui dit à chacun, sans laisser voir son visage : « Où es-tu, mon enfant ? ». Oui, Dieu est ainsi dans le monde, sans être du monde.

En écoutant Jésus prier, son Père n'a pas répondu ; il a gardé le silence, un silence qui signifie : « je sais bien ce qu'est être dans le monde, sans en être... » Il n'y a pas de plus bel exaucement du Père à la prière du Fils. Le Père est dans le monde, sans être du monde, avec les disciples, en eux et eux en lui, uni à eux dans le silence.

*(Texte revu par l'auteur.*

*Les intertitres sont de la rédaction du SOP.)*

---

Directeur de la publication : père Michel EVDOKIMOV

Abonnement annuel

Rédaction et réalisation : Catherine AGASSANT,  
Jean TCHÉKAN,  
Serge TCHÉKAN

Suppléments		SOP mensuel	SOP +
	France	32,80 €	65,60 €
	Autres pays	36,60 €	84,00 €

Commission paritaire 1106 G 80948  
ISSN 0338-2478

Tiré par nos soins

C.C.P. : 21 016 76 L Paris  
Tarifs PAR AVION sur demande

---